

XYZ. La revue de la nouvelle

À qui ne sait plus attendre

Bertrand Bergeron



Numéro 41, printemps 1995

10^e anniversaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4386ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, B. (1995). À qui ne sait plus attendre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (41), 47–48.

À qui ne sait plus attendre

Bertrand Bergeron

C'était un de ces moments caractérisés par l'absence de toute marque particulière, une sorte d'errance au travers des autres, des connaissances, rien d'hostile ou d'affable, rien qui fût de nature à mobiliser, vos yeux qui se promènent sans jamais trouver où se poser, du social insignifiant... jusqu'à ses yeux à elle, son regard plutôt, semblable au sien propre en ce sens qu'il erre, un regard que depuis si longtemps... un regard qui n'a rien perdu de son éclat, cet effet singulier chez soi, vous laissant à la fois fasciné et dépourvu, interdit, vous ignorez alors s'il vaut mieux fuir en douce, s'éclipser comme on s'épargne, ou alors faire face, s'approcher, cette envie, cette idée folle que l'issue serait différente, en sa propre faveur à cet instant précis où aucune décision n'est prise encore, et ce n'est plus la peine puisque dans ce moment de songerie, d'hésitation, elle vous a déjà repéré, ce choix de venir vers vous, vos mains dont vous ne savez que faire, on les met dans ses poches pour se donner une contenance, ou alors cette cigarette qu'on allume maintenant qu'il n'est plus possible de faire celui qui ne l'a pas vue, parce que trop près de vous, ce regard ouvert — vous avez de la peine à croire qu'il vous est destiné et, tout à la fois, vous ne savez résister à cette idée folle qu'elle n'a jamais, pour un autre que vous, inventé ces lèvres d'une joie moqueuse, malgré ces yeux tendres, cette intensité qui vous cadre, alors qu'elle dit — personne d'autre que vous ne l'entend, c'est certain — « Il y a une éternité qu'on ne s'est... et pourtant, tu me dirais que c'était hier, je te croirais », il ne se trouve plus rien alors pour vous défendre, vous êtes tout chose, vous lui répondez, conscient du cliché, de cette impression de profiter de la situation, qu'elle le verra aussi, se placera

sur la défensive, mais rien ne se trouve plus en vous qui interdise cette réplique « Parce que c'était hier, voilà ! », et, bien sûr, elle se rend compte de votre astuce, vous le reconnaissez à ce sourire qui s'ouvre un peu plus, aucun doute là-dessus, sauf qu'elle ne retranche pas, aucun mouvement de recul, pas le moindre, et ce geste — comment l'avoir oublié ! —, sa main droite qui replace une mèche de cheveux et cela suffit pour que la salle, à vos seuls yeux peut-être, mais avec quelle intensité, les lieux sont vides à présent, elle occupe tout l'espace, cette distance entre vous exceptée, car il reste encore cette distance. Il est heureux qu'elle prenne la parole. Elle vous dirait n'importe quoi, ce serait quelque chose puisqu'à elle seule, cette toute petite phrase « Comment te portes-tu ? », vous voici tiré d'embarras, la respiration qui a retrouvé son rythme, c'est certain, « Je me porte bien, à présent », flatteur va !, sauf qu'elle ne se défend d'aucune manière, ce sourire qui vous amollit les genoux, rien n'a changé, « J'ai souvent pensé à toi, tu sais... », vous ne l'avez pas inventé, elle a dit « J'ai souvent pensé à toi... depuis... », si seulement elle savait combien de rêves vous l'ont ramenée la nuit le jour, ces distractions qui vous la rendaient présente, quand vers vous elle s'approche, son odeur déjà, ces mots les mêmes — vous auriez juré que jamais à quelqu'un d'autre elle ne les avait adressés, quelle importance, d'ailleurs, si elle vous dit à présent « J'ai souvent pensé à toi depuis, je devrais le taire, c'est un peu osé, en particulier ici, maintenant, mais tu m'as manqué, tu me manques... », comment auriez-vous pu l'imaginer, comment en douter alors que son regard dit « Tu m'as manqué ! », et de nouveau, peu importent ces autres, là, tout autour, peu importe n'importe quoi, vous retrouvez vos mains, et il vous devient si difficile de vous faire violence, de ne pas vers elle... Vous prendriez ses épaules entre vos mains et les choses, comment en douter, les choses retrouveraient chacune sa place, les phrases vous viendraient, banales, compromettantes peut-être, mais rien, plus aucune réticence ne vous empêcherait de lui proposer « Et si l'on allait ailleurs ? Dans un café, chez toi, chez moi... où tu voudras... »